

son intitulé, l'album s'inscrit dans une sensibilité féminine. « Les femmes ont longtemps été oubliées par le rap français, il est temps qu'elles prennent la parole. Que je parle d'amour, de haine, de sida [« Marlène »], de séduction [« Femme d'un jour », « Accès »] ou de prison [« Silence »], c'est toujours avec un point de vue féminin¹ », dit-elle pour expliquer son propre freestyle. En featuring avec d'autres artistes de son temps, elle consacre un titre aux « filles de l'underground » (« Jump-Up ») qui demandent : « laisse-nous pénétrer dans ton monde masculinisé ».

Après ce seul disque, Beedjy fait quelques collaborations, notamment pour le morceau « Allez viens » du rappeur Dany Dan en 2010, et sur le titre « Soleil » en featuring avec Kalydia pour la compilation *Ti'moun Solèy, vol 1* (2011), un son reggae présenté comme de l'haïtien riddim. En 2010, elle sort le titre « Sunshine », du son dancefloor sur un simple funk, avec le reconnu DJ Seeq (ancien DJ de MC Solaar).

BAMS, RÉVÉLATION HIP-HOP

L'édition 1999 du Printemps de Bourges prime, comme révélation hip-hop, une jeune artiste sélectionnée par son réseau Découvertes : Bams. D'origine camerounaise, Stéphanie Betga prend ce nom d'artiste trois ans auparavant pour honorer ses racines bamiléké. On appelle des « *bams* » les habitants de ce peuple des montagnes de l'ouest camerounais. Elle naît en 1973, dans une petite ville pavillonnaire de l'ouest parisien, La Celle-Saint-Cloud, trois ans après l'arrivée de ses parents en France. Son enfance tranquille passe entre musique cultivée à la maison, car son père est un grand amateur de jazz, et des vacances en famille en Afrique. Elle n'est pas vraiment destinée au rap. Ayant grandi dans « une banlieue blanche² », elle n'a pas côtoyé le hip-hop et trouve même cette

1. « Beedjy mademoiselle, chante le rap », *L'Affiche*, n° 60, octobre 1998.

2. Comme elle l'exprime dans un entretien lors des Deuxièmes rencontres de cultures urbaines à la Villette (1998). « Bams, la rappeuse qui chante la violence libératrice », par Catherine Bedarida, *Le Monde*, le 16 octobre, 1998.

musique limitée. Elle lui préfère plutôt le rock et le jazz. À quinze ans, elle fonde, chante et compose dans un groupe qui mélange rock alternatif, jazz, ska et afro beat. En parallèle, elle pratique le triple saut à haut niveau qui l'amène à des championnats nationaux et internationaux entre 1993 et 1994, manquant de près les JO d'Atlanta en 1996. La même année, elle poursuit une licence de mathématiques. Puis, une tragédie familiale lui fait découvrir le rap.

C'est en plongeant dans les disques laissés par son petit frère subitement décédé qu'elle fait cette rencontre, à une époque où le rap prend un tournant plus musical. Elle découvre notamment des Américains, comme le Wu-Tang Clan (elle collabore plus tard avec RZA, l'un des meneurs du groupe, sur sa compilation de 2003¹). Puis, grâce au contact avec des rappeurs et des producteurs, son envie de faire du rap se confirme. « Si j'ai choisi le rap, c'est qu'il y a une puissance dans le hip-hop, une puissance dans le rap, une modernité qui me paraissait évidente² » – dit-elle à propos de cette rencontre sur le tard, de laquelle elle fera une musique aussi originale qu'engagée. En 1996, âgée de vingt-trois ans, elle interrompt sa carrière sportive et ses études pour se consacrer entièrement à la musique bien qu'elle vienne de nulle part, ne connaissant personne, n'ayant par exemple jamais entendu parler de NTM...

Plusieurs projets voient le jour, comme sa participation sur la compilation *Hostile Hip-Hop*, vol. 2³ en 1998 qui regroupe de jeunes groupes de rap radicaux, et où elle est la seule fille. La même année, elle intervient comme rappeuse dans une pièce de théâtre expérimental. *Le Festin pendant la peste*⁴ additionne des

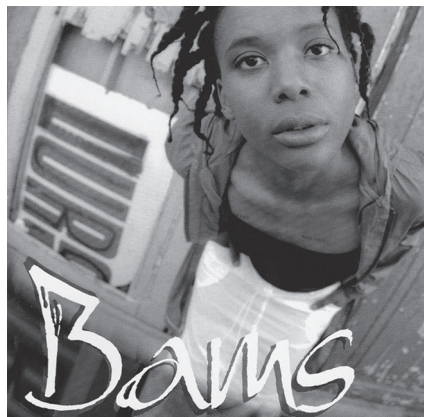
1. Bams feat. U-God « Please, tends l'oreille », *The World According To RZA*, Virgin/EMI Records, 2003. Les détails de cette collaboration qui a lieu à Toulouse en 2002 sont exposés dans *Fly Girls*, op. cit., p. 92.

2. « Bams, entre rap, punk et féminité », *Reaphit*, 7 juillet 2014. [En ligne].

3. Bams, « Fais tourner », *Hostile Hip-Hop*, vol. 2, Delabel, 1998.

4. D'après Louis-Ferdinand Céline, Jean Genet, Fanny Mentré et Maximilien de Robespierre (Discours du 8 Thermidor an II). Mise en scène par Alain Milianti, production Le Volcan, Le Havre, 1999.

textes d'écrivains virulents comme Louis-Ferdinand Céline ou Jean Genet avec du hip-hop et de la danse contemporaine. Puis, son premier disque, *Vivre ou Mourir*, sort en juin 1999, à peine deux mois après son intervention primée au Printemps de Bourges où le label Trema la découvre.



Vivre ou Mourir, un album rap

Si les disques de ses contemporaines Donya ou Beedjy passent complètement inaperçus, celui de Bams est tenu par certains médias musicaux comme le plus innovant du moment¹. Textes richement écrits avec un original dosage de musique afro electro, batteries, violons longs et pianos mélodieux, mettent en mots les indignations d'une femme. Une voix nette et posée, un peu grave et dépurée de toute prononciation banlieusarde et des vulgarités, s'ajoute à ces qualités musicales. Produit par Junkaz Lou (DJ également) et paru chez le label indépendant Trema (Sony), il est vendu de façon confidentielle à 10 000 exemplaires à sa sortie. La proximité du prix du Printemps de Bourges permet néanmoins à l'artiste de faire une grande tournée en France qui se poursuit en Europe et ensuite en Afrique et au Canada. Le disque frappe pour son introspection qui met en relief l'humeur de la rappeuse face à la critique sociale.

1. « Bams : maths, triple saut et révolution », RFI musique, le 3 septembre 1999.

Si Bams parle des préjugés sur les banlieusards noirs et arabes (« Bol d'air ») ou du danger électoral du Front national, (comme dans le titre de fiction d'anticipation « 2010 »), son rap dit plutôt ce que signifie être une jeune fille africaine en France. Dans l'autobiographique « Non », elle décrit le caractère contestataire qui la caractérise depuis l'enfance, mais qu'on prend souvent de façon négative (« engreneuse », « teigneuse », « haineuse »). L'adolescente noire n'a pas le droit de s'imposer, car on perçoit chez elle un comportement violent: « Où trop souvent j'entends dire que j'suis délinquante/Qu'j'suis une maniérée ou qu'j'ai des manières inconvenantes ». « Dans ses paroles, Bams défend son droit à s'affirmer comme femme noire irrévérencieuse et sensible, sans pathos ni posture. Un refus de respecter certains codes qui éloignera sa musique des ondes, mais lui permettra de la défendre sur scène¹ », dit une chronique de ce disque pour insister sur ce trait de personnalité qui marque aussi sa carrière. Cette violence est pourtant libératrice, car elle « combat le colonialisme » et « le capitalisme » (« Moi, ma violence »). Ce titre rageur, composé initialement pour la pièce *Le Festin* et qui semble anticiper « Ma Haine » (2006) de Casey, s'inscrit dans un même courant de pensée post-coloniale dont le nom de l'intellectuel Frantz Fanon et sa théorisation de la violence comme libération résonne en écho². Le titre salue également le leader des droits civiques, Martin Luther King, mais en lui reprochant son attachement à la non-violence: « La révolution est le seul moyen de défense pour ceux qui rament/ Alors je fuck la non-violence³ ». Celle qui se dit alors « partisane d'une violence violente » confie faire du rap afin « de consolider », grâce à la notoriété de sa musique, « l'unité de la

1. « Bams, *Vivre ou Mourir* », (chronique et interview de Junkaz Lou), *Abcdr du Son*, le 15 juin 1999. [En ligne].

2. Voir le chapitre Casey le meilleur rappeur.

3. Par ces termes Bams évoque l'action directe violente qui a caractérisé les mouvements pour les droits civiques en Amérique à partir des années soixante et qui a opposé Malcon X à Martin Luther King. Voir à ce propos, Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, La Découverte, coll. Zones, 2016 (chapitre 6: « Self-defense: power to the people! »).

communauté noire en France et créer une passerelle entre elle et son continent d'origine¹ ».

Dans la lignée de B-Love, dans laquelle s'inscrit Casey dans les années deux mille, Bams est une rappeuse qui réfléchit sur la condition des Noirs en France. Mais contrairement à Casey qui rumine les injustices de cette condition, ce disque de Bams se place « dans la logique d'un dialogue avec l'Afrique² ». Le va-et-vient entre la France et l'Afrique a favorisé une richesse musicale et des thématiques. Car elle ne rappe pas pour un public exclusivement français, elle prétend donner aux Africaines et aux Africains une vision moins idéaliste de la France. De plus, Bams confie qu'elle ne fait pas « du rap pour le rap³ ». Celui-ci, c'est de l'engagement (« c'est par les mots qu'on se découvre et par les mots qu'on se libère⁴ ») et son combat essentiel c'est de faire comprendre aux hommes et aux femmes noirs qu'ils doivent lutter face au monde impérialiste et capitaliste. Bams fait ainsi preuve d'une radicalité qui fait du tort à son rap au sein de l'industrie, comme l'exprime cet article de RFI musique :

« Pour y parvenir, il lui faudra toutefois se méfier de certaines de ses expressions : l'emploi, dans ses interviews, de mots comme “presse blanche” pour désigner, entre autres, *Le Monde* ou “banlieue blanche” pour signifier, entre autres, La Celle-Saint-Cloud, sa ville, apporte un contrepoint désagréable à l'émotion musclée de ses chansons. Une bonne partie de la gauche afro-américaine n'a pas su éviter ces impasses ethniques⁵ ».

Elle fait part de cette vision engagée de la musique dans les titres « Underground style », où elle définit son rap comme un scalpel, et « Si je rap », titre qui clôt l'album. Dans celui-ci, même si

1. « L'Afrique et les rappeurs de la diaspora. Entretien avec Bams », par Héric Libong, *Africultures*, n° 21, L'Harmattan, octobre 1999.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. « Bams, la rappeuse qui chante... », art. cité.

5. « Bams : maths... », art. cité.

elle avoue rapper « pour manger », elle n'oublie pas la fonction première de sa musique : celle-ci « prend en traque les colons, les fachos, les faux politicards ». Dans nombreux entretiens et lors des initiatives personnelles, elle affiche un engagement contre les discriminations des Noirs et des personnes issues de la colonisation. Elle est cofondatrice du magazine *Respect Mag* en 2001, qui se propose de donner « la parole à la différence » et « décoloniser les imaginaires ». Bams s'investit également contre la tenue de l'exposition Exhibit B¹ en 2014, qui propose de performer l'exhibition des Noirs dans les anciens zoos humains où des Africains étaient exposés dans des cages comme des bêtes sauvages. En 2015, elle a fait partie des intervenants lors de la célébration des dix ans du PIR (Parti des Indigènes de la République), un parti décolonial radical. La même année, elle participe, avec le collectif de femmes antiracistes, MAFED Girls, de l'appel à la Marche pour la dignité et contre le racisme du 31 octobre.

Vivre ou Mourir, un album de fille africaine

Or ce premier disque met de surcroît en avant une sensibilité féminine, voire afro-féministe, d'une femme consciente de sa double condition de femme et de Noire, de Française et de Camerounaise. « Future maman noire, mes fils et filles ne seront pas des lâches/Des êtres assujettis, des poires qui tendent/L'autre joue » (« Moi, ma violence »), exprime-t-elle ainsi la question de la transmission. Celle-ci est l'une de nombreuses questions que se pose une fille issue de la diaspora africaine², consciente de devoir faire des enfants qui connaîtront le racisme.

Dans « Encore une fois », elle livre le récit d'une journée classique d'une fille noire de quartier, comme l'ont fait auparavant B-Love et Sté Strausz. Elle comprend qu'elle dérange les voisins

1. « Exhibit B: Oui, un spectacle qui se veut antiraciste peut être raciste », par Amandine Gay, *Slate*, le 29 novembre 2014.

2. Comme elle l'exprime également dans le film documentaire *Bams et Moumy, jeunes filles africaines de Paris* de Laurence Petit-Jouvet, 1997.

avec son rap, aussi doit-elle sortir dehors. Au passage, elle confie qu'elle vit dans la précarité (« J'descends en passant j'prends mon courrier/901 francs d'électricité à payer, mais moi j'fais comment?/Budget trop serré »). Mais la rue apparaît comme un espace interdit aux filles, qui se font harceler au quotidien et insulter: « Encore une fois dans la rue, la rue, la rue/J'me fais siffler, je choisis d'ignorer/En r'tour m'fais maltraiter, insulter de tassé ». Il n'est pas évident de sortir de la cité non plus, car dans le RER, le danger se matérialise cette fois-ci dans la police qui pourchasse sans arrêt les banlieusards: « Stoppée net par les képis verts, retour en arrière/Condamnée comme les gens d'mon espèce/J'fais des prouesses, j'évite le papier vert ». De toute évidence, Bams réfléchit dans son œuvre sur la condition des Noires et des Noirs en France et dépeint ici un univers qui est sensible aux femmes, comme la façon d'investir l'espace public de la rue. Mais elle s'interroge sur ce que c'est d'être une fille noire et le tiraillement entre les cultures. Dans ce sens, elle dit: « le mot intégration me fait gerber, c'est développer l'idée d'une race supérieure qui imposerait ses valeurs à une autre¹ ».

Pour la rappeuse, la condition de femme est enfermée dans un cycle réitératif, comme l'exprime l'intitulé « Encore une fois » et comme elle le montre dans « Douleur de femme », un titre qui est pratiquement un hymne féministe. « Rien n'change, l'histoire se répète/Bafouées, toutes ont pris perpète/De quel délit la femme est donc la vedette?/Sous le péché d'Ève, un mari trop bête », ainsi commence ce titre qui contient un sample de la VO du film *Bagdad Café* (1987) qui porte sur l'émancipation féminine à partir de l'amitié entre une femme blanche et une autre noire. Dans ce titre, qui dénonce le conditionnement des femmes dès l'enfance, Bams fait preuve d'une sensibilité féministe, ou plutôt néoféministe, car elle défend la complémentarité des deux sexes. « Je suis née femme et vous m'enterrerez femme », dit-elle en contestant la célèbre maxime de Simone de Beauvoir: « on ne naît pas femme, on le devient ». Elle réfléchit sur cette condition commune à toutes les femmes et à ce que c'est d'être « une femme à l'aube

1. Entretien dans *Africultures*, *op. cit.*

de l'an 2000 ». Pour elle, « uni[r] l'ensemble de femmes/Ce n'est ni un geste ni une cause féministe/Juste un sentiment de devoir humaniste », montrant ainsi qu'en tant que Noire, elle peut tout aussi bien embrasser la cause universelle des femmes. Ces thématiques sont par la suite un trait essentiel de son œuvre.

Comme les rappeuses de son époque, Bams doit se battre pour sortir ce premier disque. « À cette époque, les femmes étaient surtout vues comme des chanteuses de R&B » – se rappelle Junkaz Lou, son producteur et DJ. « C'était avant que Diam's ne cartonne. Les radios ne voulaient pas la diffuser: Skyrock trouvait ça trop intellectuel et les autres, type France Inter, trouvait ça génial mais ne la jouait pas parce que c'était du rap. Mais on s'est battu¹ ». Elle doit défendre également une image « simple, humble, digne et naturelle » d'elle-même sur la pochette de l'album, car elle n'accepte pas de vendre à partir de son image physique². À ce propos, elle dit, avec quelques années de recul :

« C'est un parti pris que j'ai depuis le début. Et c'est en ça que pour les gens de l'industrie du disque, que ce soit les radios, les tourneurs, les journalistes, les promoteurs... je suis une relou pour eux. Il faut se rendre compte, les meufs dans la musique, à part couiner, minauder "je t'aime, l'amour..." [...] La place de la femme dans la musique, c'est ça quoi. Et c'est mondial. C'est bling-bling, démonstratif, et plus que jamais la meuf, de mon point de vue, ça a grave régressé. Et du coup, un personnage comme le mien, ça déstabilise [...]. En tant qu'artiste femme, je me sens seule face à mes collègues femmes qui "putassonnent"³ ».

1. Interview chez *Abcdr du Son*, art. cité.

2. « Rap'arité: Diam's, Bams et Lady Laistee », *Saga Cités*, reportage. [En ligne sur YouTube].

3. « Bams, entre rap... », art. cité.

Bams, l'inclassable

Bien que ce premier album ait un accueil discret, Bams est la seule de toutes ces pionnières à continuer dans la musique. Mais son style prend un virage.

Si ce dernier disque déroute alors par sa dose d'afro electro, à partir de celui de 2005, *De ce monde*, sorti chez le label indépendant de son DJ, son style devient indéfinissable. Elle fait par la suite ce qu'elle appelle « des chansons hip-hop ». Lorsqu'elle réalise son premier disque, son producteur et DJ lui reproche déjà de ne pas se tenir aux règles musicales du rap. « Ouais, c'est du rap, mais c'est mon rap, c'est du Bams...¹ », répond la rappeuse qui assure s'inspirer du jazz et que ses morceaux n'ont pas besoin de refrains, car le plus important ce sont les couplets. « Bams avait une manière d'écrire différente – c'est pour ça qu'on a sorti "Différente" en premier maxi, en février [...] » – raconte le même Junkaz Lou à propos de ce premier disque. « Surtout, elle avait une vision alternative des choses, du fait de son parcours. Ça a pu la desservir, notamment en termes de promo »².



1. « Rap'arité... », *op. cit.*

2. Interview pour l'*Abcdr du Son*, art. cité.

Après cinq ans d'absence où elle participe notamment de la compilation de RZA en 2003 et prépare ce disque, *De ce monde* (2005), elle revient avec une œuvre qui propose du slam, de la chanson et quelques couplets rappés, le tout accompagné d'un métissage de sons (jazz, africains et musique classique) et d'instruments (comme les flûtes jouées par Sylvaine Hélary dans plusieurs titres). Même si la critique sociale est toujours âpre, le ton devient moins radical, voire optimiste, avec « un sourire presque omniprésent dans la voix ». Autant dire que ce nouveau « ton candide et faussement ingénu »¹ déplaît aux puristes du rap qui la virent de leurs bacs. Pour Bams, cette incompréhension est due principalement à son statut de femme :

« La société est ainsi faite qu'on valorise l'homme, le mâle [...]. Et puis la femme n'est pas le symbole de l'innovation. Du coup, quand tu es de cette graine, tu compliques encore plus les choses. Un homme qui va inventer des courants, être porteur d'élan, de nouveauté, on va tous être interpellés. Alors qu'une femme, on va la regarder et dire "Elle est bizarre..."² ».

Or, la radicalité est toujours présente : contre les violences policières (« Boulice ») ou pour dénoncer le racisme, en featuring avec Casey et Hamé, (« Y a-t-il »). C'est à une femme de remarquer le côté novateur. « Un mélange de hip-hop et de pop acidulé³ », dit Virginie Despentès lorsqu'elle écrit la biographie de Bams sur le site officiel de l'artiste pour présenter son disque *Dérèglement climatique* (2013). Selon l'auteure féministe, avec *De ce monde* (2005), « elle pose les bases de son monde musical : inclassable ».

Dorénavant Bams est perçue comme une artiste rare, difficile à classer, car elle « ne fait pas de la musique estampillée banlieue, ni du rock de jeune, ni du R&B variété, ni de la chanson française pour radio d'État⁴ ». Sa musique se voit mieux accueillie

1. « Bams : De ce monde » (chronique), *Abcdr du Son*, le 15 mai 2005.

2. « Bams, entre rap... », art. cité.

3. « Bams par Virginie Despentès », sur le site officiel de l'artiste : bams.fm.

4. *Ibid.*

à l'étranger, à cause de cette singularité. Pour certains, elle serait même « la première chanteuse française noire¹ ». Or Bams continue d'être une artiste engagée et surtout féministe. Un néoféminisme qu'elle met également en avant dans ses œuvres suivantes (*On partira*, 2010 et *Dérèglement climatique*, 2013) toutes réalisées, une nouvelle fois, en étroite collaboration avec Junkaz Lou.



Elle évoque, par exemple, des thèmes tabous liés à la maternité comme dans « Baby blues » (2010), ou elle rend hommage « à toutes les femmes de la planète » et à leurs luttes dans le rythmique et sensuel « Bella » (2010). Dans « Changement de trajectoire » (2013), elle aborde la libération féminine et fait l'éloge de la fille qui ose « claquer la porte à son daron ». Dans le coquin « Adieu » (2013), elle assume une sexualité libertine d'amours d'un soir : « Adieu mes petits culs/Je ne vous reverrai plus ». Ainsi, un article dans *Elle*² compte Bams parmi celles qui donnent un nouveau souffle au féminisme en France du début du troisième millénaire et qui font qu'il ne meure pas. Car être néoféministe, ou « une jeune féministe aujourd'hui », c'est défendre à la fois des

1. « Bams, la météore noire de la chanson française », par Sabine Cessou, *Rue 89*, le 25 janvier 2017.

2. « Féminisme, le deuxième souffle », par Blandine Grosjean, *Elle*, le 2 mars 2007.

revendications que le féminisme d'antan aurait trouvées incompatibles: comme la parité hommes-femmes et la dépénalisation de la prostitution. Si Bams revendique une sexualité libérée, elle peut aussi bien parler de la complexité que rencontrent les filles africaines en Occident à embrasser la liberté sexuelle sans se voir rejetées de leurs familles (« Nazime », 2005). On peut aussi dire que Bams embrasse plutôt l'écoféminisme, qui perçoit l'exploitation de la terre et l'oppression des femmes dans une même logique patriarcale, impérialiste et capitaliste. Des titres comme « Je vais t'offrir » (2010), « Chaque jour le soleil » (2013) et notamment « Dérèglement climatique » (2013) s'inscrivent dans cette sensibilité, comme le prouvent les propos suivants de ce dernier: « Planète Terre en danger [...] / C'est l'homme qui parle / Il nous écarte, nous couvre, nous cache / Femmes assujetties... ».